

En effet, jamais artiste ne fut plus généreuse, plus prévenante et plus tendre pour sa famille.

Longtemps après que l'empire se fut écroulé, emportant, avec tant de choses, la pension, les avantages et les espérances de madame Grassini, comme la grande artiste se trouvait à Bologné, on lui présenta encore une de ses nièces pour laquelle il fallait faire quelque chose !

La jeune fille était extrêmement jolie, mais elle n'avait pas assez de force pour se mettre au théâtre : c'était, disait-on, un contralto manqué.

Madame Grassini voulut l'entendre, et dès que la petite eut

fait une gamme :

— Chère enfant, dit-elle en l'embrassant, tu n'auras pas besoin de moi pour te marier si l'envie t'en prend. Ceux qui t'ont dit que tu étais un contralto sont des imbécilles. Tu as la plus belle voix de soprano qui soit au monde, et tu seras bien plus forte que moi, qui puis chanter trois jours de suite sans me fatiguer. Travaille allégrement, ma petite, tu as des millions dans ton gosier.

La jeune fille à laquelle madame Grassini prédisait de si brillantes destinées, n'a pas fait mentir l'horoscope. Elle se nomme Giulia Grisi.



UN TRIO DE SORCIERES.



OUS ce titre on lit dans un journal d'Alger : La population musulmane s'entretient avec ardeur d'un fait tout récent qu'elle raconte ainsi :

« Entre les nouvelles casernes de la Casbah et le rempart neuf de la ville s'étend, du côté de l'ouest, le romantique cimetière des Musulmans, dans l'endroit qu'on appelle *el Gattar*. Ce lieu vient d'être le théâtre d'une scène nocturne qui rappelle les plus étranges récits de sorcellerie que nous ait légués le moyen âge.

« Trois *Fahsia*, ou maures de la banlieue, après s'être livrés à d'assez copieuses libations en ville, regagnaient leur habitation aussi vite et aussi directement que le permettaient les titubations de leurs jambes avinées.

« En passant le long du *Gattar*, l'attention de ces amis de la bouteille fut excitée par l'apparition d'une lumière qui brillait au milieu du cimetière. Nos ivrognes, désireux d'examiner de plus près cette espèce de Jacques-à-la-lanterne, s'engrèpent au milieu des tombes ; ils arrivent bientôt auprès d'un fantôme qui se précipite sur eux. Si ces honnêtes buveurs avaient été à jeun, il est probable qu'une semblable apparition, en pareil lieu et au milieu de la nuit, les eût fait mourir plus prompte. Mais le vin les avait rendus braves, et ils se précipitèrent sur le revenant présumé, et sur son entourage équivoque. Cette brusque attaque les rendit maîtres, sans coup férir, de quatre personnages : trois mauresques vivantes et une négresse morte ! Ils laissèrent la défunte à côté de la fosse d'où elle venait d'être tirée ; et remirent entre les mains de l'oukil du cimetière les trois autres femmes qui se trouvent aujourd'hui en prison. »

Voici maintenant ce qui s'était passé dans le *Gattar* avant l'intervention des trois *Fahsia* :

Lorsqu'une femme musulmane est affligée d'un mari d'hu-

meur difficile, d'un tyran jaloux, elle peut recourir aux bons offices de certaines sorcières que les villes de Blidah, Bône et Constantine ont surtout la réputation de posséder. Tout le secret consiste à faire manger au mari du couscoussou préparé par une morte ; et ce plat étrange s'obtient par le procédé suivant :

Les sorcières vont pendant la nuit déterrer une femme récemment inhumée. Elles se sont munies d'abord de la passoire à couscoussou appelée *bousiar* et de la grande seille en bois connue sous le nom de *sahfa*. Une d'elles appuie le dos de la morte sur ses genoux, lui verse de l'eau dans la bouche, puis fait couler cette eau sur la pâte ; une autre prend la main de la défunte et s'en sert pour rouler les grains de couscoussou, pendant qu'une troisième prononce des paroles consacrées. Le mets obtenu par ce procédé est ensuite servi au mari qui perd toute rudesse de caractère ; et, de violent, devient même si faible au moral et au physique, que parfois la mort ne tarde guère à s'ensuivre.

Telle était l'opération à laquelle se livraient les trois musulmanes arrêtées dans le *Gattar*. Sous la domination turque, on les eût cousues dans des sacs et jetées à la mer. Ainsi, à cette époque, les sorcières ne se hasardaient pas à encourir cette terrible pénalité ; elles se contentaient d'attendre que les oliviers de Bab-Azoun se chargeassent de quelques pendus, ornement dont les Turcs ne les laissaient guère chômer. Alors elles allaient, la nuit, racler avec un couteau la plante des pieds des cadavres en suspension ; la poussière qu'elles obtenaient ainsi se mêlait à la pâte dont on faisait le couscoussou magique, et le résultat était absolument identique à celui que nous avons indiqué plus haut.

Mais comme l'avènement de la domination française a enlevé aux sorcières algériennes ce moyen peu dangereux d'obtenir la substance nécessaire à leurs opérations, l'appât du gain les a amenées à commettre l'odieuse profanation que nous venons de raconter.

Nous ferons remarquer, à propos de cette affaire, qu'à Alger, la magie et la sorcellerie constituent une profession